

une certaine grâce, et se faisait une parure de cette petite infirmité. Absolument comme certaines jeunes filles affectent de paraître myopes pour se rendre intéressantes.

Mme de Forcadoc, qui avait été élevée à Paris, et n'était sortie de pension que pour se marier et habiter la Bretagne, aurait bravé tous les farfadets, tous les poulpiques et tous les cornicanets auxquels elle croyait si bien, et qu'elle redoutait tant pour retourner dans ce qu'elle appelait sa chère capitale; elle ne paraissait craindre là aucun farfadet, ni aucun poulpique, ni aucun cornicanet, bien qu'elle se plût à dire qu'il y avait à Paris des feux-follets de plusieurs sortes.

Elle éprouvait, disait-elle, un grand plaisir à avoir peur.

Ces petites mièvreries, débitées d'un ton de fadeur et d'ennui, donnaient à penser aux sots que Mme de Forcadoc avait une nature ardente, et qu'elle se mourait étouffée dans les landes de la Bretagne.

Son mari, grand chasseur et gentilhomme campagnard dans toute la force du terme, visitait ses terres, courait le lièvre et la perdrix, promettant sans cesse de faire un voyage à Paris pour contenter sa femme, et sans cesse remettant le voyage, sous prétexte qu'il n'y a point de taillis sur la place de la Concorde, et que les hautes futaies sont rares dans la rue de Rivoli.

L'arrivée de M. et Mme de Mons fit que M. de Forcadoc dit à sa femme.

—Réjouissez-vous, ma chère, Paris est venu à Kermador.

Le fait est que M. et Mme de Mons avaient introduit à Kermador, des choses qui ne s'y étaient jamais vues: de riches tapis, de belles tentures et toutes les recherches d'un luxe confortable, tout nouveau en Bretagne.

Mme Olga fit étalage de ses plus gracieuses toilettes. A ceci Mme de Forcadoc riposta par la richesse de ses dentelles. Mme de Forcadoc sortit ses diamants, en pleine rue, au grand soleil, et leur aurait fait courir les champs, plutôt que de ne point les mettre.

Dès que les femmes établissent entre elles des rivalités, il faut, comme aux courses de chevaux, qu'il y ait des parieurs, des enjeux et même des jockeys qui risquent leur vie à ce jeu.

L'amour-propre agit le premier, la jalouse vient ensuite, la haine suit de près, la vengeance ne tarde guère, et souvent le crime met fin au divertissement.

On s'intéressa bientôt à la rivalité de Mme Olga et de Mme de Forcadoc, chacun joua son rôle à ce jeu tout parisien. Mais tout l'intérêt du jeu se concentra bientôt sur M. de Mons, et les moins engagés se retirèrent de la partie, jugeant qu'il y aurait des dégâts. Chacun s'apprêta à voir les choses tout en cherchant à se garantir des inconvénients d'un voisinage trop immédiat, et les hommes qui admiraient le plus Mme de Forcadoc, enjoignirent à leurs femmes de ne lui point ressembler.

Certes, je n'aurai pas le cœur de raconter ici les détails de cette affaire; elle est fort connue, et rien au monde n'est plus vulgaire. Les romans modernes sont farcis de choses qui se débloquent et se font en pareille occurrence, et si quelque chose au monde est commun, ce sont bien ces fades et féroces niaiseries desquelles sont remplis les livres du jour. M. Feuillet excelle à ces stupidités. Il y sait mettre toute la gloire nécessaire à prendre les sots et les sottes, et cela lui rapporte des rentes plus considérables assurément que celles qu'il se ferait à l'innocent métier d'éleveur de lapins.

Le jeu commença par toutes sortes de fêtes, de grâces, de sourires et d'amabilité, et jusque-là chacun prit part à la partie; quand on en fut aux mystères, les prudents se tinrent à l'écart, observant avec curiosité et préjugéant des résultats probables de la partie engagée, pour un peu on eût ouvert des paris sur la question de savoir qui, de Mme de Forcadoc ou de Mme Olga remporterait la victoire.

M. de Mons, lui-même, était le prix du combat.

Mme Olga eut le tort de compter sur son droit, et crut qu'en le faisant valoir, elle aurait en définitive la dernière manche, fût-elle un peu endommagée dans la bagarre.

Elle avait entendu dire qu'il y avait des droits imprescriptibles, et quand elle essaya de les revendiquer pour de petites choses, en apparence insignifiantes, elle s'aperçut avec terreur que le droit n'était rien contre la force.

Elle essaya de reprendre de l'avance sur Mme de Forcadoc et ne le put. Pour parler le langage du jour, je dirai qu'elle avait été distancée de plus d'une longueur.

Si bien, qu'un jour arriva où elle pleura pour la première fois.

Les premières larmes que répandent les femmes comme Mme Olga, sont généralement accompagnées de toilettes en harmonie avec la situation. Elles choisissent aussi à leur chagrin un cadre convenable; les grands arbres et le bord de la mer leur paraissent particulièrement destinés à recevoir la première confidence de leur peine.

Mme Olga aurait eu un livre de M. Feuillet à la main, qu'elle n'aurait pas suivi plus exactement le programme suranné de toutes les femmes blessées au cœur.

Elle pleura donc au bord de la mer, sous de grands arbres, et dans une toilette charmante, s'assit sur des tertres moussus, les pieds caressés par la vague, et finalement entra à toutes voiles dans la seconde partie du jeu, que l'appellerai le jeu de la Bête, et qu'on appelle le roman.

Kermador offrait, pour ce triste et redoutable jeu de la Bête, un splendide décor.

Ce vieux manoir avait autrefois abrité de ses épaisse murailles, la vie patriarcale des seigneurs de Kermador. Dans les remises nouvellement restaurées,